Parlez-nous de vos échecs
Pierre Sonveaux

MARINA LAURENT

L'UCL en Woluwe, un site universitaire un peu moche construit dans les années septante dans l'est de Bruxelles. À gauche, la Clinique Saint-Luc, à droite, les auditoires occupés par les étudiants des sciences de la santé et devant nous, la tour Vésale, un bâtiment encore plus déprimant qu'un parking pluvieux en hiver. Même s'il semble un peu décati, il abrite pourtant la pointe de la recherche scientifique, à savoir l'équipe du professeur Pierre Sonveaux, un pharmacien qui, avec ses chercheurs, validait deux molécules visant à empêcher tant la naissance que le développement des métastases. Une sacrée avancée qui n'est expérimentée à l'heure actuelle que sur des souris mais qui bientôt, pourrait être testée sur des patients.

Pierre Sonveaux nous attend sans son bureau et pour éviter que nous nous perdions dans les ascenseurs qui grincent et les couloirs éclairés par des néons qui clignotent, il nous a même fait parvenir un plan. C'est après avoir dépassé le département qui permet de léguer son corps à la science et croisé quelques valeureuses blouses blanches que l'on découvre, au bout du chemin tracé par le vieux balatum vert, le bureau de Pierre Sonveaux. Un bureau de chercheur, un bureau de prof d'unif où le scientifique nous attend entre une montagne de papiers d'un côté et un percolateur de l'autre. Enthousiaste et affable, Pierre Sonveaux a la rondeur d'un homme joyeux, du genre «bon vivant» qui rit beaucoup derrière sa barbichette claire et sa chemise à petits carreaux.

L'échec, cela lui parle sans lui parler. Pas qu'il n'en ait connu aucun mais bien parce que l'échec fait partie de l'ADN du chercheur, un métier où l'on fonctionne par «essai-erreur» et qui vous amène à recommencer des expériences jusqu'au moment ou cela finit par «marcher» ou pas. «*Ce qui compte, c'est la ténacité et la créativité. Essayer à nouveau, reprendre le problème par un autre bout et in fine, décider si l'on s'acharne ou si on contourne l'obstacle en prenant une autre voie.*»

De la patience, de l'acharnement mais en ne perdant pas de vue que même si l'hypothèse n'a pas donné les résultats escomptés, l'expérience permet au moins de fermer une porte et de rebondir dans une autre direction. Ce qui, en soi, est aussi une manière de progresser. «*Parfois, il y a des fins de route mais personnellement cela ne m'est jamais arrivé*», ajoute le chercheur qui reconnaît avoir toujours réussi à rebondir dans une autre direction lorsque la voie qu'il poursuivait se révélait être un cul de sac.

Un peu comme quand, jeune, il a raté l'examen d'entrée à l'école d'ingénieur alors qu'il s'y préparait depuis des années. La faute aux maths! Et les 20 heures de cours par semaine n'auront pas réussi à résoudre «sa faiblesse» des chiffres, des formes et des formules. «*Malgré toute la préparation, j'ai raté! Pas de beaucoup, mais raté quand même*», explique-t-il avant de dérouler les notes obtenues à l'époque et qui, malgré les années, semblent toujours fraîches dans sa mémoire. «*Heureusement, je m'étais préparé et j'avais déjà décidé de bifurquer vers les sciences et la recherche; l'examen, c'était par fierté!*»

«Parfois, il y a des fins de route, mais ça ne m'est jamais arrivé.»

Pas de souffrance ou de blessure, c'est grâce à ses faiblesses en maths que Sonveaux réalisait qu'au fond de lui, c'était la recherche scientifique qui le passionnait. Une discipline entraperçue grâce à ses parents, professionnels du milieu et vers laquelle, le jeune Sonveaux se lance alors à corps perdu. «*Même si je n'ai jamais eu le déclic des matheux, mon background m'a beaucoup aidé dans mes études de pharmacie ensuite. Ce qu'il y a de fantastique dans les sciences, c'est que, contrairement aux maths, il n'y a pas de bonne ou de mauvaise réponse, juste des probabilités.*»

Pierre Sonveaux: «Prof d'unif ou chômeur, nous sommes tous égaux face à la maladie et aux problèmes de la vie». © DEBBY TERMONIA

Parti en exploration dans les confins de sa mémoire, Sonveaux exhume ce qu'il considère comme son premier gros échec en sciences, son premier doctorat abandonné deux ans après l'avoir commencé. Un projet en immunologie, consacré aux antigènes tumoraux ou comment développer des vaccins contre les molécules présentes à la surface des tumeurs. Trois essais en phase test qui se révéleront être des échecs et qui lui feront perdre toute envie de continuer. Une approche trop systématique, des expériences trop répétitives alors que lui se voyait plus «*challenger des concepts fondamentaux pour aller là ou personne n'avait jamais été.*»

Difficile de continuer à mordre sur sa chique, d'autant que sa compagne, pharmacienne également, est atteinte de la mucoviscidose et qu'elle vient de subir sa première greffe au poumon. «*Je me désinvestissais complètement de mon travail, tant parce que je passais mon temps aux soins intensifs pour être avec elle, que parce que l'approche de cette thèse ne m'intéressait pas. Je l'ai beaucoup regretté car ce faisant, je ne favorisais pas non plus le travail de l'équipe. Si j'ai perdu mon temps, j'en ai fait perdre au labo aussi et c'est en cela que c'est véritablement un échec.*»

D'ailleurs, si c'était à refaire, l'homme pense qu'il aurait pu s'épargner ce premier doctorat s'il avait pris le temps de discuter avec les personnes impliquées dans la vie du labo au lieu de ne s'adresser qu'à leurs directeurs. «*Être moins élitiste, s'adresser à tous en considérant tout le monde sur un pied d'égalité, c'est vraiment la grande leçon que je retire de cet échec. Si je ne l'ai pas fait par le passé, c'est devenu aujourd'hui ma philosophie de vie.*»

La recherche scientifique, un milieu très élitiste ou les chercheurs et professeurs d'université arrivent comme des petits poissons dans un milieu rempli de requins et qui n'ont pas d'autre choix pour survivre que de devenir des prédateurs à leur tour. «*Depuis je ne me dis plus que les gens sont trop bêtes pour comprendre, c'est fini tout cela. Aujourd'hui, j'essaie aussi de rendre la recherche intelligible autour de moi, pour que les gens comprennent ce que nous faisons ici. Car, prof d'unif ou chômeur, nous sommes tous égaux face à la maladie et aux problèmes de la vie.*»

«Considérer tout le monde sur un pied d'égalité, c'est vraiment la grande leçon que je retire de cet échec.»

Après l'échec de son premier doctorat, Sonveaux remue ciel et terre pour continuer la recherche. Il rencontre alors Olivier Feron, professeur à l'unité de pharmacologie et de thérapeutique, qui malgré l'abandon de sa thèse décide quand même de lui laisser sa chance en l'intégrant dans son équipe. Un projet ambitieux dont le but était de rendre les tumeurs plus sensibles aux traitements radiothérapeutiques en faisant appel à d'autres disciplines, comme la cardiologie. Le FNRS est séduit et les suit, les publications scientifiques pleuvent et les récompenses commencent à arriver.

Des années plus tard, c'est un véritable «Walk of fame» de prix encadrés qui lui font face dans ce petit bureau de la tour Vésale. «*Une idée de ma secrétaire qui trouvait que le mur tout blanc, ce n'était pas terrible*», explique-t-il sincèrement et un peu fier quand même. Beaucoup de prix récoltés certes, mais bien plus de prix qu'il n'a pourtant pas remporté. «*Je me dis que ce n'est pas grave, que ce sera pour la prochaine fois. Ce qui compte vraiment ce sont les publications, pour nous, c'est vraiment le nerf de la guerre.*» Sonveaux se réjouit d'ailleurs que les expériences scientifiques ratées soient aujourd'hui de plus en plus publiées; une manière de dire aux autres chercheurs: «Ne perdez pas votre temps, nous avons déjà essayé».

Question échec professionnel, le professeur se lance alors dans le récit de plusieurs collaborations qui, faute de budget, n'ont pu continuer. «*J'avais un bras droit, un étudiant extrêmement brillant mais comme je n'avais pas de contrat à lui proposer, je n'ai plus pu le garder. Ce jour-là, c'était comme si le labo repartait à zéro*». La tragédie de la recherche scientifique en Belgique où chaque université ne reçoit qu'un ou deux mandats de chercheur chaque année, toutes facultés confondues. «*La fuite des cerveaux*», soupire Sonveaux, presque découragé, avant d'ajouter avoir dû également laisser partir une post-doctorante extrêmement compétente qui, faute d'avoir pu être engagée s'est retrouvée à travailler dans un café. «*J'étais au 36e dessous quand je l'ai su. Pour moi, même si cela ne relève pas de ma responsabilité, je le vis à chaque fois comme un échec! Et ce n'est pas la faute du FNRS,* explique-t-il gravement, *mais bien de la politique scientifique en général. Heureusement que nous avons le Télévie. Il couvre parfois jusqu'à un tiers de mes chercheurs.*»

Parmi tous ses échecs, Sonveaux confie qu'il en est un qu'il pense pourtant ne pouvoir considérer comme tel, mais qui assurément est celui dont il faillit ne pas se remettre, la mort de sa compagne que la maladie a finie par emporter il y a quelques années. Une terrible épreuve qui a changé son regard sur la mort. Et qui lui fait dire aujourd'hui que finalement, face à cette finalité attendue, l'important c'est de rentabiliser sa vie et de lui donner un sens avant de mourir. Sonveaux conclut alors: «*Et si mon parcours scientifique permet de sauver ne fût-ce qu'une personne, alors j'aurai réussi ma vie.*»

L'échec fait partie de l'ADN du chercheur. Ce qui compte, c'est la ténacité!

marina.laurent@hotmail.com - 000000-000